

gnant « la violence à la violence ou la faiblesse à la faiblesse », loin de former quelque chose qui soit capable de vivre, « on détruit par excès ou par défaut. La théocratie ne fut pas bonne aux Égyptiens : elle les asservit sans leur donner les vertus qui leur manquaient ; c'était une nation pacifique : il leur fallait des institutions militaires ».

Pour les Français, au contraire, peuple fier, prompt, impétueux, ils ne pouvaient que se trouver bien de l'influence modératrice de l'Église dans les corps politiques de leur pays, et ils étaient défendus en même temps contre toute éventualité d'une théocratie asservissante par leur caractère bouillant, ami de la bataille, et cette indépendance native, qui leur rend insupportables toutes les chaînes¹.

On sait que Montesquieu a soutenu contre Bayle que les enseignements « du Christianisme, bien gravés dans le cœur, seraient infiniment plus forts que ce faux honneur des monarchies, ces vertus humaines des républiques, et cette crainte servile des États despotiques² », principes essentiels cependant dans ces gouvernements respectifs, ressorts nécessaires qui les font mouvoir et vivre³.

Mais de fait, selon l'*Esprit des lois*, le service que la Religion chrétienne a rendu à la société civile tient surtout à l'action qu'elle a exercée sur le prince. La douceur est trop recommandée par l'Évangile pour qu'il n'en soit point passé, dans les idées et dans les mœurs, quelque chose qui fait

1. *Génie du Christianisme*, IV, liv. VI, chap. XI.

2. *Esprit des lois*, liv. XXIV, chap. VI.

3. *Ibid.*, liv. III, chap. II.

obstacle aux cruautés arbitraires d'une « colère despotique ». Et puis, « pendant que les princes mahométans donnent sans cesse la mort ou la reçoivent, la Religion, chez les chrétiens, rend les princes moins timides, et par conséquent moins cruels. Le prince compte sur ses sujets, et les sujets sur le prince¹ ».

Chateaubriand, qui renvoie à cette page, en adopte les idées. Il ajoute même qu'il ne faut pas en vouloir aux papes du moyen âge d'avoir jeté l'interdit sur les royaumes et forcé les empereurs de venir rendre compte de leur conduite au Saint-Siège. C'était, si l'on veut, un abus de pouvoir ; « mais en blessant la majesté du trône, ils faisaient peut-être du bien à l'humanité. Les rois devenaient plus circonspects : ils sentaient qu'ils avaient un frein et le peuple une égide² ».

*
* *

Sans doute, durant tant de siècles, il est impossible que le clergé ait échappé à tout reproche.

1. *Ibid.*, liv. XXIV, chap. III.

2. *Génie du Christianisme*, IV, liv. VI, chap. XI. A propos des bienfaits que la société civile doit au Christianisme, un protestant illustre, M. Guizot, a écrit à son tour, comme si sa voix n'était que le libre écho de celle de Chateaubriand :

« Parmi les causes de la civilisation, il en est une qui est présente à tous les esprits, je veux dire l'Église chrétienne. Aux âges même les plus obscurs de la barbarie, il y avait dans le clergé chrétien des hommes qui avaient pensé à tout, à toutes les questions morales et politiques, qui avaient sur toutes choses des opinions arrêtées, des sentiments énergiques, et un vif désir de les propager. Jamais société n'a fait, pour agir autour d'elle et s'assimiler le monde, de tels efforts que l'Église chrétienne du v^e au x^e siècle. Elle a, pour ainsi dire, attaqué la barbarie par tous les bouts pour la civiliser en la dominant » (*Histoire de la civilisation en Europe*, 7^e édit., Paris, 1860, p. 83-84).

Mais Chateaubriand fait observer que le mal qu'ont pu faire quelques-uns de ses membres a disparu avec eux, tandis que le bien, qui est venu des autres, n'a pas péri ; nous en jouissons encore¹. Et d'ailleurs, si l'on veut juger avec exactitude l'influence de la Religion chrétienne dans les siècles passés, il faut la voir dans son ensemble, non dans « quelques détails particuliers, locaux et accidentels. Toutes ces déclamations contre la richesse de l'Eglise, contre son ambition, sont de petites vues d'un sujet immense ; c'est considérer à peine la surface des objets et ne pas jeter un coup d'œil ferme dans leurs profondeurs² ».

En s'exprimant ainsi, Chateaubriand reprenait, sous une forme plus élevée encore et plus large, une page célèbre, celle où l'auteur de *l'Esprit des Lois* réfute l'auteur des *Pensées sur la Comète*. « Dire que la religion n'est pas un motif réprimant », écrit-il, « parce qu'elle ne réprime pas toujours, c'est dire que les lois civiles ne sont pas un motif réprimant non plus. » Et il ajoute :

« C'est mal raisonner contre la Religion de rassembler dans un grand ouvrage une longue énumération des maux qu'elle a produits, si l'on ne fait de même celle des biens qu'elle a faits. Si je voulais raconter tous les maux qu'ont produits dans le monde les lois civiles, la monarchie, le gouvernement républicain, je dirais des choses effroyables³. »

C'est donc une injustice, à ses yeux, comme aux

1. *Génie du Christianisme*, IV, liv. VI, chap. vi.

2. *Ibid.*, IV, liv. VI, chap. xi.

3. *Esprit des Lois*, liv. XXIV, chap. II.

yeux de Chateaubriand, de relever avec soin, à travers une si longue durée, tous les abus passagers qui ont pu être commis, au nom de la Foi, par ceux qui la représentaient ou qui abritaient derrière elle l'égoïsme de leurs entreprises. En réalité, elle mérite la reconnaissance universelle.

« Cette religion que, dans la vivacité de sa jeunesse, et dans la politique légère de son premier ouvrage, Montesquieu avait trop peu respectée, partout dans *l'Esprit des Lois*, il la célèbre et la révère. C'est que maintenant il veut construire l'édifice et qu'il a besoin d'une colonne pour le soutenir. Sa pensée s'est agrandie, comme sa tâche : s'il combat le sophisme d'un incrédule fameux, la calomnie qu'il repousse avant toutes les autres, c'est l'idée que la Religion chrétienne n'est pas propre à former des citoyens. Il croyait, au contraire, qu'elle était particulièrement la protectrice des monarchies tempérées ; il la concevait, il la voulait amie de la liberté comme des lois, n'imaginant pas sans doute que ce qu'il y a de plus noble, de plus grand sur la terre, puisse mal s'accommoder avec un présent du ciel. La Religion, malgré sa sublime origine, par l'extrémité qui touche aux choses humaines, doit éprouver comme elles des vicissitudes et des retours ; mais elle est le premier gage de la civilisation moderne qui, en s'unissant à sa divine existence, partage la garantie de sa durée et semble échapper à la loi commune de la mortalité des empires¹. »

Aussi Montesquieu résumait-il sa pensée dans

1. Villemain, *Éloge de Montesquieu*.

cette parole fameuse : « Chose admirable ! La Religion chrétienne, qui ne semble avoir d'autre objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci¹. »

C'est l'idée même du *Génie du Christianisme*, surtout dans les derniers livres.

*
* *

Chateaubriand est resté toujours fidèle à cette doctrine. Près de trente ans plus tard, on en retrouve le sens général dans les *Études historiques*. Il montre là que le monde moderne est né au pied de la Croix. C'est la Religion de la Croix qui a fondé la société nouvelle, en détruisant deux abominations, base de l'ancienne : le polythéisme, qui faussait la vérité religieuse et avec elle toutes les vérités morales, et l'esclavage qui corrompait toutes les vérités politiques. C'est à elle que l'on doit, parmi les grands changements qu'elle a opérés dans l'ordre social, « l'émancipation des femmes et le principe de l'égalité humaine, inconnu de l'antiquité polythéiste² ».

Ce que l'écrivain disait ainsi au public, il se le disait à lui-même dans cette conversation intime à propos de ses impressions et de ses souvenirs qui s'appelle ses *Mémoires*. Il n'y jugeait pas différemment l'influence du christianisme dans l'histoire du monde.

Justement, l'année même où parurent les *Études historiques*, il fit un voyage en Suisse. Il avait

1. *Esprit des Lois*, liv. XXIV, chap. III.

2. *Études historiques*, préface ; *Œuvres*, IX, p. 70-71.

caressé le rêve de vivre à l'étranger ; seulement les rentes nécessaires lui manquaient. L'acquéreur de ses œuvres lui avait fait à peu près banqueroute et ses dettes l'empêchaient de trouver quelqu'un qui consentit à lui prêter. Mais sa dernière brochure, *de la Restauration et de la Monarchie élective*, lui ayant procuré quelque argent, il mit sa maison de la rue d'Enfer en vente, et il partit avec M^{me} de Chateaubriand. Il a noté ses impressions de voyage, et ses notes sont pleines d'intérêt. Le voici près du château habité autrefois par Voltaire. Cette solitude silencieuse lui rappelle tout de suite la brièveté de nos jours et l'irréparable misère de la vie. On sait que cette pensée lui était familière. C'était un poète à l'âme élevée, aux regards profonds, pour qui un rayon de l'infini, toujours présent à ses yeux, projetait de loin sur tout ce qui passe une clarté mélancolique, qui en éteignait l'éclat.

« J'ai découvert derrière Ferney une étroite vallée où coule un filet d'eau de sept à huit pouces de profondeur ; ce ruisseau lave la racine de quelques saules, se cache çà et là sous des plaques de cresson et fait trembler des joncs sur la cime desquels se posent des demoiselles aux ailes bleues. L'homme des trompettes a-t-il jamais vu cet asile du silence tout contre sa retentissante maison ? Non, sans doute. Eh bien, l'eau est là ; elle fuit encore ; je ne sais pas son nom ; elle n'en a peut-être pas : les jours de Voltaire se sont écoulés ; seulement sa renommée fait encore un peu de bruit dans un petit coin de notre petite terre, comme ce ruisseau se fait entendre à une douzaine de pas de ses bords. »

Mais ce qui le frappe plus encore que la vanité de ce que nous appelons la gloire dans cette patrie d'un écrivain qui a rempli tout un siècle de son influence et de son nom, c'est la folie de la guerre qu'il osa faire au Christianisme. Que Voltaire n'ait pas eu le bonheur de croire à la divinité de la Religion chrétienne comme Pascal et Bossuet, c'est affaire entre sa conscience et Dieu. Mais du moins aurait-il dû être arrêté dans sa longue lutte contre elle par la considération des bienfaits qu'elle a semés dans le monde et dont il jouissait lui-même.

Chateaubriand ne s'explique point que le philosophe de Ferney n'ait pas su reconnaître le grand rôle historique de l'Eglise. Il revient sur ce rôle qu'il a retracé, on l'a vu, devant le public ; il y revient dans ces pages confidentielles où il ne parle plus qu'à lui-même, où il parle du moins à la postérité du fond de la tombe, et « comme assis sur son cercueil ». Or il en dit précisément ce qu'on peut en lire ailleurs dans les *Études historiques* ou le *Génie du Christianisme* :

« Une chose m'étonne toujours quand je pense à Voltaire : avec un esprit supérieur, raisonnable, éclairé, il est resté complètement étranger au Christianisme ; jamais il n'a vu ce que chacun voit : que l'établissement de l'Évangile, à ne considérer que le rapport humain, est la plus grande révolution qui se soit opérée sur la terre. Il est vrai de dire qu'au siècle de Voltaire cette idée n'était venue dans la tête de personne. Les théologiens défendaient le Christianisme comme un fait accompli, comme une vérité fondée sur des lois

émanées de l'autorité spirituelle et temporelle ; les philosophes l'attaquaient comme un abus venu des prêtres et des rois ; ils n'allaient pas plus loin que cela. Je ne doute pas que, si l'on eût présenté tout à coup à Voltaire l'autre côté de la question, son intelligence lucide et prompt n'en eût été frappée. On rougit de la manière mesquine et bornée dont il traitait un sujet qui n'embrasse rien moins que la transformation des peuples, l'introduction de la morale, un principe nouveau de société, un autre droit des gens, un autre ordre d'idées, le changement total de l'humanité. Malheureusement le grand écrivain, qui se perd en répandant des idées funestes, entraîne beaucoup d'esprits d'une moindre étendue dans sa chute : il ressemble à ces anciens despotes de l'Orient sur le tombeau desquels on immolait des esclaves¹ ».

Voilà certes une noble et riche image ! Chateaubriand fait un beau convoi à la philosophie religieuse de Voltaire, il l'ensevelit dans un linceul de pourpre. On sent l'homme d'une époque dont Voltaire était roi. Cette page, qui condamne Voltaire, respire l'admiration : elle est encore un hommage. Mais c'était déjà beaucoup, en ce temps-là, que Chateaubriand osât l'écrire :

Le voltairianisme avait toutes les faveurs de la mode, et il fallait du courage pour ne pas brûler de l'encens devant l'idole. Ce culte nouveau avait bien ses impies. Musset en était, si l'on en juge par l'apostrophe célèbre de *Rolla*.

Mais ce n'était là qu'un cri de révolte isolé, le

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. V, p. 355-356.

cri d'une âme qui, souffrant du scepticisme que Voltaire a contribué à répandre, se retournait vers l'auteur de son mal pour le maudire. Généralement on était fier de se donner pour voltairien.

Et c'est ce qui ajoute une valeur nouvelle à la protestation de Chateaubriand. Toute la renommée de l'écrivain philosophe, toute l'estime dont jouissaient ses opinions, n'ont pas empêché le voyageur qui visitait sa demeure de célébrer, avec reconnaissance, les grands services sociaux de la religion qu'il combattit, sous l'ombre même de ce château de Ferney dont les échos devaient blasphémer encore.

C'est qu'il y croyait fermement; et il était trop jaloux de son indépendance, pour faire sa cour à une illustre mémoire en trahissant sa pensée, ou même en la dissimulant.

§ II. — MISSION SOCIALE DU CHRISTIANISME
DANS LE PRÉSENT ET DANS L'AVENIR

Il n'a pas caché davantage que la mission sociale du Christianisme n'est pas épuisée, à ses yeux, parce qu'il a fait ou inspiré dans le passé : c'est lui qui est la grande ressource du monde dans les difficultés de l'avenir.

« L'avenir ! dit-on ; mais Chateaubriand ne comptait sur aucun avenir pour l'Église ; il la jugeait destinée à une ruine prochaine. On n'en peut douter, après les confidences qu'il a faites et que Sismondi a entendues et conservées. »

Il y a, en effet, dans Sismondi, une page connue,

dont il est facile d'abuser contre les sentiments religieux du brillant apologiste, et qui a ébranlé même de bons esprits. Assez récemment encore, un critique distingué écrivait que, s'il hésitait à voir, en Chateaubriand, un chrétien sincère, c'était à cause des entretiens dont Sismondi s'est fait l'écho¹.

Quels sont donc ces entretiens ? Et qu'en faut-il penser ?

Sainte-Beuve ne manque pas de les citer, comme on doit s'y attendre. Il est vrai qu'il ne les discute point : c'est sa méthode. Il n'appuie pas ; le trait est lancé ; cela suffit ; il fera son chemin tout seul dans l'esprit du lecteur, il n'a besoin d'aucune main pour le conduire. Tout commentaire pourrait même affaiblir l'impression, en obligeant à préciser nettement la pensée ; mieux vaut la laisser dans un demi-jour. C'est le genre de lumière, on le sait, dont le doute s'accommode le mieux, et il ne s'agit que de jeter le doute. Le critique fait remarquer seulement, en présentant les *Extraits*, que « M. de Sismondi, libéral et protestant » avait « les lumières et aussi quelques-unes des préventions de son bord² ».

Donc ce Génevois, éclairé et prévenu, se trouvant à Paris, en 1813, rencontra Chateaubriand chez M^{me} de Duras. Il a noté avec soin, dans son journal, le souvenir de deux conversations, où l'auteur du *Génie du Christianisme* causa de religion en sa présence. Voici ces notes :

1. Brunetière, *l'Évolution de la poésie lyrique*, p. 88-89. M. Brunetière paraît être revenu depuis de cette impression.

2. *Chateaubriand et son groupe*, t. II, p. 386.